

DES FATALITES DE LA TRIBU FRANCAISE

l'histoire au regard de la biologie

Prenez garde, prenez garde
Vous les sabreurs les bourgeois, les gavés et les curés
V'la la jeun' Garde, v'la la jeun' Garde
Qui descend sur le pavé

La jeune garde
Chant des jeunesses communistes de France

Die Fahne hoch, die Reihen fest geschlossen
S.A marschier mit ruhig festem Schritt,
Kam'raden die Rotfront und Reaktion erschossen
Marschier'n im Geist in unsern Reihen mit

Horst Wessel lied
Chant du Parti National Socialiste des travailleurs allemands

I Voulez-vous jouer avec nous ?

Nous sommes partis sur un étrange projet : vous raconter l'histoire de la France, du début de Louis XIV à la fin de Jacques Chirac, en référence à la biologie humaine.

Nous eussions pu tout aussi bien nous consacrer au Royaume-Uni, au Saint-Empire Romain Germanique ou à la Russie Eternelle. Seulement voilà, nous sommes français de souche, comme on dit, c'est-à-dire imbibés depuis la petite enfance, l'école primaire et le lycée des valeurs, traditions, contes et légendes de cette histoire qui commençait jadis, en métropole comme aux colonies, par « *nos ancêtres les gaulois* ».

Marc Ferro l'a souligné : « *Malgré (les) changements (politiques) demeure une matrice de l'histoire de chaque pays : c'est la dominante qui marque la conscience collective de chaque société* ». Ou plutôt, en référence à Gustav Jung, son inconscient collectif. L'Histoire telle qu'elle est racontée n'est jamais neutre, objective. Elle procède aussi de celui qui raconte. L'instituteur communiste (il en reste), le professeur démocrate-chrétien (il en reste aussi) ne délivrent pas de la même façon le programme fixé par l'Education Nationale. Certes, le contenu est bien conforme, mais ça et là, ils glissent leur opinion particulière sur les choses. Pour le plus grand bien des élèves attentifs, qui comprennent ainsi que tout n'est pas aussi simple que cela en avait l'air, à la lecture du manuel. Sceptique par essence, Jean Dutourd remarquait « *La vérité se présente toujours masquée. Ce masque c'est le préjugé, l'idée reçue, le poncif, le lieu commun. Il faut surprendre la vérité par côté ou par derrière.* ».

Nous, nous sommes médecins. Nous avons donc une façon spécifique, différente, par exemple, de celle des philosophes, d'aborder la nature humaine. Par conséquent, si vous voulez bien jouer avec nous, et poursuivre plus avant dans ce livre, nous allons, en deux chapitres, résumer à votre intention ce qu'il convient de retenir sur le primate humain. Ensuite, il n'y aura plus, muni de ces quelques informations, qu'à rejoindre Louis XIV à Versailles et commencer l'aventure.

Pourquoi commencer au moment du Roi Soleil ? Parce qu'il illustre merveilleusement notre propos. Parce que nous est apparu à l'évidence sa ressemblance avec les chefs de guerre des tribus dites primitives. Il en a porté au pinacle les attitudes et les penchants. Cela ne nous a

pas surpris. Depuis la naissance de l'homme, le primate humain semble immuable. Les idéologies, à chaque fois qu'elles sont apparues, se sont glissées dans une structure aux ressorts tendus depuis l'origine. Les exploiters de l'imaginaire attirent toujours autant à l'aide d'astuces comparables, la troupe des dociles à rationalité limitée. Ambrose Bierce avait déjà exprimé quelque chose de semblable : « *L'histoire est le récit – le plus souvent faux – d'événements le plus souvent sans importance – à propos de princes – le plus souvent des fripons – et de soldats – le plus souvent des débiles* ». « *L'Histoire est un perpétuel recommencement* » prétendait Thucydide. « *L'histoire est la science des choses qui ne se répètent pas* » écrivait, pour sa part, Valéry.

Bien sûr, de nos jours, en notre belle Europe, il est devenu impensable de connaître à nouveau un affrontement sur le Rhin, comme en 1870, 1914, 1939... En période de grande agitation politique, les leaders appellent à se rendre aux urnes, plus à courir à la frontière, baïonnette au canon du Lebel ou du Mauser.

Donc nous avons fait des progrès... Est-ce le signe que nous avons changé, et définitivement échappé à la fatalité ?

L'histoire que nous allons raconter est celle d'une société (d'un peuple ?) qui, au moment clef de la révolution technico-industrielle de la fin du XVIIIème siècle est restée telle qu'en elle-même. Elle a simplement troqué ses aristocrates et ses prélats contre des « *penseurs* » et des « *apparatchiks* ».

Les « *penseurs* » vont constituer une sorte de clergé, le clergé intellectuel. Ces champions de l'imaginaire, habiles à promouvoir l'illusion philosophale, où le discours de la Raison mêlé au bons sens serait la clef de la connaissance transcendente du réel, ont fourgué tous les opiums à la mode, en s'intoxicant au passage.

Les « *apparatchiks* » ? Le dictionnaire entend là-dessous par extension « *homme d'appareil* ». On cherchera en vain un terme aussi concis et précis que celui-là pour caractériser la cohorte d'hommes publics, politiciens, militaires, fonctionnaires qui au fil des générations a nourri le chauvinisme inhérent à notre tradition tribale. Ce depuis le 19 Fructidor , an VI (5 septembre 1798), jour où, par la grâce de la Loi Jourdan « *Tout français est soldat et se doit à la défense de la Patrie* »... même lorsque c'est elle qui attaque.

Parallèlement se sont répandues les idées dites des « *Lumières* », provoquant ceux qui vivaient de l'exploitation des textes sacrés immuables, en mettant en avant la science expérimentale et les bouleversements qu'elle entraîne.

Parallèlement ont été reconnus les Droits de l'homme, c'est-à-dire ceux de l'individu, fondant l'égalité des chances et des droits dans un Etat constitutionnel.

Parallèlement s'est développé le libéralisme économique, selon lequel on ne peut obliger personne à acheter ni à vendre s'il ne le désire (reste à stimuler ce désir).

Ces trois composantes associées ont permis l'amorce d'une détribalisation Est-elle achevée, et sinon est-elle possible ? C'est ce que nous avons souhaité savoir.

II Les leviers de la fatalité

Les scènes de batailles du film « *Le jour le plus long* » nécessitèrent un nombre imposant de figurants. Aussi la production fit-elle appel au tout venant des jeunes gens disponibles. Les candidats retenus se présentèrent à l'habillement, et reçurent, selon l'adéquation entre la taille du sujet et le porte-manteau accessible, qui, un battle-dress allié, qui, la veste feldgrau du Reich. On a rapporté le phénomène suivant : très rapidement les pseudo-allemands, les pseudo-britanniques, les pseudo-américains se regroupèrent par pseudo-nationalité. Mieux, au sein de chaque pseudo-armée, se constituèrent, en fonction de grades distribués par le plus grand des hasards, un cercle des officiers, un mess des sous-offs, les cantines des hommes de troupe. Et pourtant, ce n'était là que du cinéma. Mais il est vrai que l'être humain, animal social, manifeste des façons d'être des plus intéressantes à observer.

Dans le décours de l'année 1968, curieux d'élucider les processus de la psychothérapie, le psychanalyste Didier Anzieu se met à étudier des groupes d'humains, à l'occasion de sa participation à de nombreuses « *situations de groupe* » constituées au hasard de rencontres. L'absence de relations privées en dehors du groupe au cours d'une session dont les réunions s'étendent habituellement sur trois jours consécutifs est la seule règle imposée. Anzieu, l'observateur, n'intervient en aucune manière, et laisse les participants choisir thèmes, discours et attitude dans une totale liberté. Il découvre, au cours des dizaines de séances qu'il a enregistrées et observées, l'inéluctable transformation d'un ensemble constitué par le

hasard, en une entité cohérente, structurée, vécue comme auto-engendrée, avec les mêmes modes d'interactions : permanence du bouc émissaire, de la stigmatisation « *des autres* », de la célébration du bon groupe, dirigé par le bon chef qui distribue à tous une part égale de sagesse heureuse et la volupté d'« *en être* ».

Le Primate humain se différencie des autres animaux par la présence, dans son crâne, d'un cerveau doté d'un surplus, le manteau cortical. Cette « *matière grise* », qui a conduit les paléontologues à lui conférer une sagesse, au moins potentielle, n'est pas la traduction d'une progression programmée vers un point oméga où l'homme révélerait ses superlatives capacités intellectuelles. Il s'agit simplement de la conséquence d'une pression sélective, pour plus d'intelligence « *machiavélique* ». Ce terme, dû à Whiten et Byrne, traduit le fait que le challenge environnemental pour homo sapiens n'est ni physique, ni animal, mais social. Il provient des congénères. Les membres de la même espèce sont à la fois des aides et des menaces pour la survie. Un individu doit savoir quand il doit collaborer ou entrer en compétition avec ses semblables, sous peine de mort. Ce surplus de cortex cérébral sort Homo de l'autisme animal, lui donne « *la conscience de la conscience de l'autre* », la capacité de concevoir que les autres ont des tendances et des désirs semblables aux siens. Il a donc conscience des besoins des autres, qu'il va manœuvrer en fonction de ces besoins, ou plutôt de l'idée qu'il a pu s'en faire. Depuis des millénaires, l'énorme surplus de cortex a principalement constitué le dispositif permettant de gagner un avantage sur un semblable en lui adressant les paroles convenables. Ce cortex de sapiens fait de l'homme un animal machiavélique, malin, manipulateur. A l'image de Mephisto, conduisant le vieux Faust, savant « *en philosophie, en droit et en médecine* », à la conquête de la puissance et de la femme, par la Parole. Dans le langage, le contenant importe plus que le contenu. Même si nous utilisons les mots de tout le monde, quelques intonations signent notre origine et notre place dans la pyramide sociale. Un groupe de loubards de banlieue se sent obligé de fabriquer le verlan qui le rassemble, les membres du Racing Club savent repérer l'intrus à son vocabulaire et l'usage qu'il en fait.

Dès que l'homme, dans le discours, croit qu'il manifeste la raison et la seule logique, il est cuit. Pris dans les filets de la parole, la sienne et celle de l'autre, il va identifier ce qui est dit avec ce qui est, avec ce qui doit être ou ce qu'il croit être. Il est prêt à basculer dans le groupe des manipulés.

La survie d'un groupe nécessite l'installation entre les leaders et les autres, ceux que Simon, en 1990, a appelé des Dociles à Rationalité Limitée, d'une dichotomie stable. H.A. Simon nous explique comment certains sujets sont « *altruistes* », au sens de ce terme en génétique, c'est-à-dire renoncent à maximiser leur progéniture. Pour lui, cet altruisme, complémentaire du machiavélisme, a comme base la tendance humaine, qu'il dénomme « *docilité* », à apprendre des autres. Cette docilité est la « *tendance à accepter une influence sociale* », comportement issu de la sélection naturelle. Le groupe, alors, se stabilise sur des conventions implicites. Aux chefs, les avantages matériels et affectifs du pouvoir, le travail par délégation et les récompenses non pour ce qu'ils ont fait, mais pour ce qu'ils représentent, selon leur place dans la hiérarchie. Aux autres, il reste à se placer dans la réalité, parmi les bons opératifs, producteurs de services ou de biens, dans la logique et les aléas du marché.

Lorsque l'on commence à se demander si « *cela marchera* », voire si « *cela rapportera* », au lieu de « *est-ce la volonté de Dieu telle que l'énonce les clercs* » ou bien « *est-ce bon pour la grandeur du royaume* », on quitte le modèle de la communauté tribale pour se diriger vers la société démocratique, bourgeoise, matérialiste. Dans une telle société le succès ne dépend plus essentiellement de la naissance, de la faveur du prince ou de l'habileté rhétorique, mais l'argent gagné en faisant ou en échangeant y préserve quelques loisirs et assure une certaine indépendance. Comme ce fut le cas dans la Hollande de la fin du XVII^{ème} siècle, le premier exemple de l'histoire contemporaine.

Il n'existe aucune évidence que la lignée d'Homo soit distincte des autres lignées animales, ni aucune raison pour que les ancêtres d'Homo aient bénéficié d'une trajectoire particulière. Alors même que l'on ne disposait que de très peu de fossiles de type humain – (les premiers restes néandertaliens ont été découverts en 1859, l'année de la parution de son livre « *L'origine des espèces* ») - Darwin inaugurerait la piste qui conduira l'être humain, à la fin du XX^{ème} siècle, à se savoir construit autour d'un génome quasi identique à celui du chimpanzé. Une fois admis notre cousinage avec les autres primates encore vivants, il devient difficile d'adopter l'idée de notre élection par un Dieu créateur, telle que l'ont prêché les hiérarques religieux et que la soutienne aujourd'hui les créationnistes étatsuniens. Mais après tout, pourquoi pas. Relevons au passage la différence existant entre une assertion de l'ordre de la croyance et une hypothèse scientifique soumise à vérifications.

Par un paradoxe savoureux aux connaisseurs, on n'a jamais autant encensé Darwin que depuis l'obsolescence affirmée de la plupart des mécanismes qu'il prêtait à l'évolution. Certes, on constate que les individus les mieux adaptés à un type d'environnement tendent à avoir la progéniture vivante la plus abondante. Au fur et à mesure que les générations se succèdent, les caractères bénéfiques envahissent de plus en plus la population considérée. En favorisant certains, en en défavorisant d'autres, chaque environnement façonne l'espèce dont il constitue la niche, à laquelle l'espèce apparaît adaptée.

On admet maintenant la réalité de très longues périodes de stase, de permanence de l'identité d'une espèce. Cet équilibre est brisé par l'apparition brusque d'une nouvelle espèce franchement différente. Il fallait pour en prendre conscience que la biologie ait abouti à une connaissance suffisante du génome pour qu'on puisse comprendre le lien entre l'apparition brusque – géologiquement parlant – d'un nouveau phénotype, descendant, à l'évidence, d'un prédécesseur et la réorganisation de son génome. La réorganisation au hasard du génome, d'ordinaire source de catastrophes peut aboutir à une nouvelle espèce prospère si sa nouveauté passe avec succès par le banc d'essai de la niche écologique. Elle est soumise à la sélection naturelle, laquelle n'invente pas, n'optimise pas, mais élimine. Homo est apparu bon pour le service.

Depuis le début du XX^{ème} siècle, « *l'honnête homme* », le civilisé convenable, ne peut se passer d'un certain bagage en physique, chimie et mathématique. Aujourd'hui, au XXI^{ème} siècle débutant, l'homme est condamné à l'aliénation s'il n'a pas un certain niveau d'informations en biologie et spécialement en neuropsychologie. En quelques décennies, les connaissances ont accompli des progrès décisifs, renvoyant au registre du baratin la plus grande partie de la littérature concernant la psychologie. Notre conduite apparaît ainsi liée, selon Crick, le découvreur avec James Watson, de la double hélice d'ADN (qui permet le passage du message génétique), au « *comportement d'un vaste ensemble de neurones en interactions* »... hypothèse étonnante, selon laquelle « *nos joies, nos soucis, nos souvenirs, nos ambitions, notre sentiment d'identité personnelle, notre libre arbitre, ne sont que le comportement d'un monde neuronal avec ses molécules* ».

Les religieux, les tribuns, les prophètes ont toujours manifesté la certitude qu'avec les bons conditionnements et les bonnes paroles on peut fabriquer « *un homme nouveau* ». L'idée centrale d'un « *organisme vide* », tel que le conçoivent les behaviouristes, pour lesquels il

n'existe pas de structures de comportement antérieures à l'apprentissage et indépendante de lui, et pour qui l'organisme est instruit sur l'environnement par une simple assimilation de l'information externe, est chère à tous ceux qui se préoccupent d'endoctriner le prochain.

A la veille de la première guerre mondiale, John Watson, à l'origine du message behavioriste sur la psychologie du comportement, l'affirme : « *La seule tâche de la psychologie est de prédire et contrôler le comportement* », c'est-à-dire les activités observables. Il veut ainsi s'opposer à la psychologie expérimentale des autres universitaires de l'époque, et à la psychologie de l'introspection, telle que la permet l'usage de la parole. « *Juste le comportement, s'il vous plaît* », est son slogan, pour nier l'importance tant de ce qui est dit que de la mise en évidence de structures anatomo-fonctionnelles reliant le stimulus à la réponse dans un cerveau devenant « *boîte noire* ».

Mais on ne peut rejeter le constat, résultant des progrès faits dans l'étude de l'anatomie et du fonctionnement du cerveau, que son câblage, mis en place à partir du génome, rend possibles les réponses au stimuli et organise en fait le fonctionnement et le comportement qui assurent la survie.

En opposition à l'école comportementaliste de Watson, Konrad Lorenz, en 1937, conteste le modèle de l'organisme vide rempli par l'expérience. Il défend l'existence de conduites instinctives programmées avant toute réponse et cherche à en préciser le rôle dans la reproduction, comme à en dégager la finalité. Toute programmation instinctuelle est pour lui « *naturellement* » au service de la téléonomie. « *La téléonomie* », selon Monod, « *c'est le mot qu'il faut employer si, par pudeur objective, on préfère éviter finalité* ». En 1963, Lorenz récidive par un traité « *sur l'agression* » (traduction imparfaite du titre original allemand Das sogenannte Böse.. Ce que l'on appelle le mal). Ce que l'on appelle le mal, la lutte permanente à l'intérieur d'une même espèce, assure en fait la sélection des individus et s'avère en réalité favorable à la survie de la troupe. Ce à condition de ne pas dégénérer vers des luttes à mort, d'où ces rituels de soumission observés de la part de l'animal compétiteur s'avouant vaincu, et inhibant tout geste meurtrier de son vainqueur. Reconnaître l'existence de l'instinct conduit à considérer comme erronée l'affirmation selon laquelle le comportement animal (donc humain) est avant tout réactionnel.

Plaçons-nous dans la perspective de la psychologie évolutionniste, « *téléonomique* », en acceptant que le cerveau humain a été trié par la sélection naturelle. Tout se passe comme si les êtres vivants étaient des structures organisées et conditionnées pour assurer certes la survie de l'individu mais surtout la survie de l'espèce. Il faut nécessairement que le génome mette en place des circuits qui permettent à l'organisme de traiter les informations intérieures et extérieures assurant cette survie. Seuls des programmes endogènes pré-câblés et des mécanismes nerveux organisés capables de réagir de façon coordonnée peuvent assurer une fiabilité suffisante au prix d'un fonctionnement stéréotypé.

De nos jours, on peut considérer avec de Duve que la pensée est le produit du hasard filtré par la sélection naturelle. Les opérations du cerveau sont, du fait de sa structuration dépendante du génome, richement remplies avec des valeurs, qui vont guider ces premières expériences et configurer ainsi des mémoires sémantiques, qui sont alors habillées, voire travesties par les différentes cultures. A l'évidence, le biologique ignore le culturel. De tout ce que l'homme a appris, éprouvé, ressenti au long des siècles, rien ne s'est déposé dans son organisme. En revanche, lorsque l'on considère les registres d'optimisation qui permettent d'atteindre le but suprême, la survie de l'individu comme moyen de la continuation de l'espèce, se retrouve une immuabilité.

Lorsque Sigmund Freud évoque le « *Narzissmus* », il reprend l'admiration de soi propre à Narcisse, le fils du fleuve de la mythologie grecque, confronté, dans la solitude, à l'image du mâle jeune et beau que lui renvoie le miroir de l'eau. Ce jeune suicidaire, promis à la métamorphose florale, ne peut imaginer que l'apparence heureusement achevée d'un corps, destiné de toute façon à se flétrir et à disparaître, ne prend son sens que dans la rencontre avec l'autre sexe. La rencontre avec l'éternel féminin, riche en foudrades, en exigences, en choix imprévisibles, ce « *continent noir* » que le vieux maître viennois n'a pas tenu à explorer plus avant. Curieusement, dans son livre publié en 1914, « *Pour introduire le narcissisme* », il reprend un mot déjà utilisé par un autre psychanalyste, Näcké, « *afin de désigner le comportement par lequel un individu traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite le corps de l'objet sexuel* ». Freud souligne que ces traits particuliers s'observent « *chez de nombreuses personnes souffrant d'autres troubles, par exemple chez les homosexuels* ». A cette date, Freud n'a pas manqué de lire la « *Psychologie des foules* » de Gustave Le Bon. Celui-ci a été le premier à reconnaître que, quels que soient le caractère, l'intelligence, les occupations, le genre de vie des individus, le seul fait qu'ils s'agrègent en

foule les dote d'une sorte d'âme collective. On crie pour Paris Saint-Germain et la foule des supporters ne fait qu'un. Selon Le Bon, une idée ne devient agissante pour l'individu et pour le groupe, que si elle passe dans l'inconscient. Ce ne sont pas des éléments objectifs qui sont la base des faits et des choix sociaux, mais un imaginaire partagé. Le simple poids des mots, loin de l'angoisse des mauvaises décisions, des réalités tristement contraignantes ou de la banalité du quotidien, équilibre le besoin d'investissement imaginaire, à la condition que les mots soient ceux attendus. La prière conforme récitée par chœur et par cœur rassemble le groupe pour la plus grande gloire du clergé qui la préside, et apporte au fidèle euphorie et réassurance.

Apparemment, Freud n'est pas sorti de sa théorie du « *tout sexuel* » concernant l'individu lorsqu'il se heurte à son disciple, Gustav Jung. Pour Freud, l'inconscient est lié à un contenu personnel né du refoulement sexuel. Pour Jung, l'inconscient n'est pas que refoulement, et il n'y a pas que la sexualité. L'inconscient renferme également d'autres contenus qui, n'ayant jamais été conscients, ne peuvent avoir été refoulés par l'individu. Jung évoque un « *inconscient collectif* ». Il ne s'agit pas là de l'âme du groupe évoquée par Le Bon, de l'action exercée par une foule qui se substituerait à l'activité inconsciente individuelle, mais bien de contenus communs à la même collectivité, « *qui proviennent d'une même structure, de mêmes possibilités congénitales du fonctionnement psychique* ». Jung parle d'archétypes, de modes de comportements instinctifs, et constate que les contenus de l'inconscient collectif sont les mêmes partout, qu'il existe une identité universelle des manifestations archétypiques. Ces programmes archétypiques inconscients « *envahissent et inondent ensuite le conscient avec leur étrange et inébranlable conviction et avec les impulsions collectives* ».

En publiant, en 1921, « *Psychologie des Masses et Analyse du Moi* », Freud finit par accepter la notion d'âme collective proposé par Le Bon, en reprochant à ce dernier de n'avoir pas cherché à comprendre ce qui unit les masses. Il se réfère à l'« *Herdentrieb* », ce fameux instinct grégaire que Trotter, en 1916, a ajouté aux instincts alimentaires, de conservation et sexuel comme moteurs de l'humaine condition. Mais il reproche à cette conception de méconnaître le rôle du Chef, en se référant à la horde primitive « *sous le commandement absolu d'un petit homme fort* ». Cette horde primitive dont la foule est la reviviscence. Tournant la page de la sexualité en tant que noyau unique d'un inconscient bâti dans l'enfance autour du complexe d'Œdipe, il admet que l'adulte est capable d'abandonner son idéal du moi pour l'échanger contre celui bâti et proposé par un leader. Effectivement, les pulsions

sexuelles ne sont pas favorables à l'instinct grégaire. Effectivement, dans ces grandes masses artificielles que sont l'Eglise et l'Armée, la femme, comme objet sexuel, n'a pas de place. En fait, la Grande Guerre où ses fils sont engagés a singulièrement conduit Freud à modifier sa pensée. Ses travaux postérieurs vont concrétiser l'importance qu'il va attacher aux rapports des mâles en groupe, établissant entre eux une hiérarchie homo-sexuée, et soumis à l'ordre tribal ainsi construit. L'achèvement de l'interprétation de Freud figurera dans « *Les fondements du comportement collectif* » de Alexandre et Margaret Mitscherlich, livre paru en 1972. Ces auteurs, immergés dans le freudisme et l'après-nazisme, apportent des explications nouvelles à la « *résistible ascension* » d'Adolf Hitler dont ils ont été spectateurs. Ils retiennent, citant le Freud des années 1930, l'existence de deux tendances pulsionnelles : les « *pulsions sexuelles* », au sens le plus large, celui que nous donnons à Eros, et les « *pulsions d'agression* », dont le but est de détruire, sous le moindre prétexte, « *souvent très banal, une quelconque querelle, une tentation futile, les réserves de pulsions que le refoulement a mises hors de portée, explosent avec une violence indomptable* ». « *Le fait même que les intellectuels nient les pulsions dans l'abstrait est un signe de la dominance de l'agressivité* ». Cette agressivité est laissée en déshérence, pour le commun des mortels, dans les civilisations modernes, démocratiques et tolérantes, indifférentes aux risques contenus dans les cohabitations pluri-culturelles, mais impitoyables quant aux classements et sanctions présidant aux performances techniques ou commerciales.

Ainsi que les auteurs le remarquent, Adolf Hitler propose à ces masses des rituels belliqueux, permettant à tout un chacun de hurler avec les loups, à condition d'être du groupe. Il évacue l'agressivité sur des boucs émissaires choisis en dehors du Herrenvolk, des « *vrais allemands* », à l'intérieur les Juifs traditionnellement suspects aux catholiques, de Vienne à Munich, à l'extérieur, les Slaves marxistes et les ploutocraties bourgeoises, au premier rang desquelles la France, responsable du Diktat de Versailles, de la banqueroute de la Reichbank et du chômage galopant. Le moi, soumis à la dictature intérieure, instituée par la pulsion agressive, prend le Führer comme idéal et s'assimile à lui.

« *Eux très laids ; Nous les plus beaux !* ». C'est en langage petit indien le thème des chants que gueulent les mâles à plumes, les guerriers Sioux, pour célébrer la liquidation des ennemis du moment. De ces guerriers de la Grande prairie, immuables dans leurs haines et leurs parures, aux défilés en fanfare des SS de l'Ordre Noir, enivrés de marteler le sol de leur pas de parade, secouant armes brillantes et étendards géométriques, en passant par la manif, plus

débraillée et chaotique, ou déambulent les militants, derrière les porte-voix lançant les slogans à reprendre, c'est toujours la sémantique de la clameur archaïque. Elle rassemble et soude en désignant les affreux, en affirmant la splendeur du bon groupe auquel on se doit d'appartenir corps et âme. Le bon groupe, c'est évidemment la tribu dans laquelle on est né, dont on parle la langue, et qui est environnée par les ennemis héréditaires, avec lesquels la coutume, l'honneur et la tradition veulent qu'on en découle.

III La grille biosophique, décodeur universel

La grille biosophique ? Soit l'entrelacement de trois lignes correspondant à trois niveaux, et de trois colonnes définissant trois registres séparés. Les trois niveaux mettent en place ma subjectivité d'être humain, les trois registres concernent un fonctionnement qui me renvoie, de façon non négligeable, à mon animalité. Tout comportement, voire toute décision humaine non strictement technique, s'opère toujours dans une confrontation dialectique entre ce que je sais, et ce que je ressens, entre le « *cognitif* » et l'« *affectif* », et cela va mettre en jeu les neuf cases ainsi identifiées dans notre grille.

Admettons que nous ne soyons pas les souverains d'un cerveau avec lequel nous créons ces bavardages qui nous plaisent tant. Impossible de se réfugier derrière notre raison cartésienne, telle qu'elle se manifeste dans les écrits des grands penseurs rationnels. Notre cerveau est capable de penser pour nous, à notre insu, suivant les mécanismes que le génome trié a mis en place. L'activité humaine s'effectue sur les trois niveaux sur lesquels est susceptible de fonctionner son esprit, par lequel l'individu manifeste sa subjectivité. L'aboutissement le plus décisif des travaux des neuro-psychiatres réside dans la certitude que la parole, par exemple, ne représente que la partie atteignant à la conscience d'une immense activité neuro-psychique se déroulant de façon inconsciente. L'information n'accédant pas au processus conscient peut néanmoins influencer le comportement.. Il existe, par conséquent, un niveau conscient, lorsque MOI/JE me situe ici et maintenant, en fonction du réel. Niveau conscient verbalisable, agi, actualisé.

En sous-jacence, l'inconscient, dont MOI/JE soupçonne l'existence. Je constate ou subis des mécanismes inconscients, le rappel après l'oubli, les mimiques qui m'échappent, mes bizarrerie, les fameux lapsus.. Cet inconscient contient des zones d'ombre soigneusement verrouillées pour moi... mais souvent lisibles par mes proches ou mes vis-à-vis.

Entre conscient et inconscient flotte l'imaginaire, le seul niveau où nous soyons libres, parfaitement conscients, et qui peut être communiqué, faisant apparaître mythes, fantasmes, croyances, mensonges..

Toute activité humaine se joue sur trois registres et se trouve ainsi soumise à une triple contrainte, une triple logique, celle du corps, celle du savoir faire et celle du groupe dans lequel elle s'exerce. L'intrication de ces trois registres dans la vie réelle est imparable. Privilégier ou scotomiser, dans le discours, l'explication ou l'invocation de ces trois registres, ou pire, substituer la logique de l'un à celle de l'autre constitue l'exercice habituel comme le coup tordu favori de l'enseignant félon, du tribun politique ou du religieux habiles, et du publicitaire avisé.

La logique du corps, tout d'abord, est celle qui habite tout être vivant, destiné dans la perspective de l'Evolution au rôle de porte-génome, le temps de passer à la génération suivante. Nous sommes ainsi la petite maille d'un tissu habillant la planète, s'autodétruisant au fur et à mesure que s'alignent de nouvelles trames. L'organisme, par construction, est équipé des mécanismes qui permettent sa refabrication permanente, sa réparation, sa défense immunitaire, sans qu'il ait « à y penser ». Par construction, il est également doté du répertoire rendant possible sa survie momentanée. Ce registre comportemental que nous qualifions de « viscéro-somatique » est très semblable, chez le primate humain, à celui de ses cousins mammifères, et probablement identiques à celui de ses lointains ancêtres africains. Il veille à entretenir la vie biologique, de la même façon qu'il programme implacablement la mort. Quelques exemples permettent d'en saisir l'intérêt et le niveau. Pour l'entretien des équilibres dynamiques constamment menacés par la vie elle-même, comme ceux du volume hydro-salin circulant, de la glycémie, de la masse grasse, naît au niveau du système axial toute une messagerie neuronale contrôlant des réactions endocrines adaptées et des motivations. Ainsi la soif ou la faim, la sensation de chaud ou de froid enclenchent, à la fois, un ensemble de réactions métaboliques et un comportement adaptés dits « homéostatiques ». Les signaux venus de récepteurs chimiques, l'olfaction, le goût, guident ou bloquent des comportements d'ingestion, dont les mécanismes sont parfaitement programmés, imposés et automatisés.

L'orgasme coupe le désir. La douleur, signal de stop absolu, assure la sauvegarde de l'intégrité corporelle. Elle nous interdit les actes qui pourraient être utiles mais dommageables pour telles parties de notre corps. L'émotion et ses mimiques, les « *actions expressives* » nous échappent pour en dire sur nous malgré nous. Des horloges centrales, correspondant à certains circuits du système axial, soumises aux variations de lumière que détermine la rotation planétaire, modulent impérativement la vigilance et l'humeur. C'est en les atteignant, parce qu'elles passent la frontière entre le sang et les neurones, que les psychodrogues, comme l'alcool ou à la cocaïne, agissent sur notre comportement sans qu'on puisse en contrôler l'expression. La plupart de ces situations sont ainsi placées sous le signe d'une logique paradoxale, sur le modèle du double lien, de la contrainte ambiguë des deux fameux principes « *le principe de plaisir et le principe de réalité* ». La logique du registre viscéro-somatique s'impose, comme la part animale d'une humanité que le récit de la Genèse présente comme ayant été créé de façon particulière et spécifique par l'Eternel.

Nous avons identifié comme « *registre cognitif opératif* » la logique du savoir faire vis-à-vis du monde extérieur. La permanence de certaines de ses manifestations témoignent du fonctionnement d'ensembles neuronaux stéréotypés dans leur câblage anatomo-chimique. Il s'agit ici, en permanence, de prendre des décisions d'action sur le réel, inanimé ou vivant, grâce à la complémentarité contradictoire de la curiosité et de l'anxiété. Sans la curiosité pour l'environnement, pas de comportement exploratoire, sans comportement exploratoire, pas de survie. Mais d'autre part, sans prudence, sans l'anxiété liée au stockage des souvenirs des situations rencontrées dans le passé, le risque pris peut être considérable. L'anxiété constitue ainsi un élément positif dans la pression de sélection.

Pour l'homme comme pour le rat.

Cette ambiguïté fondamentale de la vie a alimenté toute une série de mythes illustratifs, celui notamment du malheureux Prométhée, condamné pour avoir trahi le secret du feu, ou de Pandore, la curieuse, ouvrant sa fameuse boîte, (une jarre, plus exactement). Les événements que la curiosité conduit à affronter et auxquels l'anxiété permet de survivre ont pratiquement toujours, dans l'espèce humaine, un contenu affectif. Il existe dans le cortex cérébral, qui soutient le registre cognitif-impératif, des zones spécialisées indexées dans le temps et l'espace, avec une intégration du contenu affectif, permettant au « *monde extérieur vécu* » d'être pris en compte au bénéfice du futur, comme « *intégrateur d'expérience* ». La

mémorisation des événements favorables, comme défavorables, et la possibilité de conduites apparemment « *rationnelles* » sont les deux faces d'un même processus. La répétition à l'identique d'une séquence cognitif-affectif conduit, on le sait depuis Pavlov et son chien, à la mémorisation du « *bon* » comportement, au conditionnement, que l'on peut considérer comme la manifestation d'une rationalité mémorisée, élaborée, optimisant une routine. A l'inverse, la reconnaissance d'un ensemble de signaux cognitifs survenus brusquement, et rendant possible ou probable une composante affective, nous impose, après un court moment de suspens, ces « *actions expressives* » identifiées par Darwin. Il s'agit, à proprement parler, d'un « *langage* » affiché, compris de tous, passant par la gymnastique corporelle, faciale, vocale et viscérale de l'émotion, annonce d'un comportement clastique ou non clastique, ou d'un comportement de fuite, comme la syncope, par exemple, pouvant faciliter la survie. La communication des affects, ainsi réalisée, ne passe pas par la verbalisation d'un discours, mais par des manifestations somatiques (le sursaut, le tremblement), végétatives (la pâleur, l'érection), ou des manifestations expressives (la colère, la peur). Le langage verbal, ici, est accessoire. Il commente ou illustre, mais n'argumente pas.

Les observations faites sur certains autistes, capables d'une mémoire prodigieuse, mais ne pouvant survivre qu'assistés, montrent que l'absence d'affectivité, caractéristique de leur état, leur coûte très cher. Le cas célèbre du patient, chez qui une ablation accidentelle du lobe frontal laissait intactes les capacités intellectuelles mais rendait impossible la prise de décisions, a permis à Damasio de démontrer que l'amputation des réactions affectives conduit à l'incapacité sociale. L'être humain est cet ensemble qui, à chaque instant, associe les entrées cognitives liées à sa perception du réel et les affects programmés pour entretenir la vie, devenant ainsi capable d'optimisations, d'anticipations, de découvertes, d'inventions.

L'extraordinaire lenteur (à l'échelle de notre vision) de l'évolution du registre cognitif-opératif dans notre lignée impressionne. Lorsque l'australopithèque connue sous le nom de Lucy, vivait il y a quelques six millions d'années, elle était dans son paradis animal, sans outils, mais nous ressemblait déjà. Pour les cailloux taillés, il faut attendre un peu, quatre millions d'années et Homo devient *habilis*. Quelques centaines de milliers d'années plus tard, ses descendants *erectus* vont réaliser avec le feu une première diaspora. Qu'ils soient sortis d'une seule origine africaine, ou apparus dans plusieurs foyers de la diaspora des *erectus*, les *sapiens*, nos ancêtres directs, sont le constat scientifique en est fait, d'autres nous-mêmes sur toute la planète. Apparaissent également aujourd'hui identiques les fonctionnements somato-

neuro-psychiques de l'aborigène de Nouvelle-Guinée et ceux de Monsieur Jacques Chirac, grand amateur des Arts Premiers. Ils sont l'un et l'autre porteurs du même microcosme neuronal mis en place à partir d'un génome semblable. A quelques futils détails prêts, concernant certaines différences que la rectitude politique nous conduit à éviter d'aborder, tel la couleur de la peau. Si l'on en croit les paléontologistes et les anthropologues spécialistes des Primitifs, les inventions opératives de l'homme, qui permettent une action sur le monde extérieur se sont bornées, pendant des millénaires, à quelques retouches, pour améliorer les armes et les outils disponibles. Ceci contraste avec la profusion saisissante des parures des masques des totems, de toutes les manifestations d'un imaginaire inépuisable à produire du sur-réel, dans une évidente joie ludique ou un effroi sacré.

Et puis, il y a quelques siècles seulement, après l'invention de l'écriture, puis de l'imprimerie, les progrès des mathématiques, des découvreurs ont appris à planifier, codifier, mesurer, corréler des expériences sorties de leur imaginaire, entrant ainsi dans une évolution technico-scientifique exponentielle. La validation de l'imaginaire sur le registre cognitif-opératif n'est pas une mince affaire.

Si l'on admet la généalogie Darwinienne du primate humain, on est conduit à penser qu'en même temps que la mise en place d'un mécanisme neuro-endocrinien régissant les rapports entre les deux sexes, s'est dessinée une stratégie évolutivement stable, optimale pour la continuation de l'espèce, et telle qu'il n'en existe pas d'autres susceptibles d'aboutir aux meilleures performances de reproduction. Et voici notre troisième registre, dit « *sexuel-tribal* ». Nous avons précisé plus haut que toute décision humaine résultait, dès lors qu'elle n'était pas strictement d'ordre technique, de la confrontation entre cognitif et affectif. En fait, les registres « *viscéro-somatique* » et « *sexuel-tribal* » constituent les deux versants de cet affectif. Le registre sexuel-tribal est en quelque sorte la part du registre viscéro-somatique lancée et contrôlée par les stéroïdes sexuels. D'une certaine manière, l'histoire des fatalités de la tribu française (et de quelques autres) est son aventure au regard de la bio-psychologie de la testostérone.

Pour qu'une espèce animale se perpétue, il faut que de nouveaux génomes soient reconstitués en permanence. C'est le rôle du désir sexuel précédant le coït, par lequel vont se réunir un ovule et un spermatozoïde fécondant. Il importe que le phénotype soit d'un niveau convenable, c'est pourquoi la sélection naturelle, ne comportant pas le soutien d'une

réanimation néonatale et de la médecine de pointe, ne permet pas longtemps à certains êtres de demeurer dans le monde des vivants. C'est pourquoi, par certains processus d'affrontement intra-spécifiques des mâles, la nature organise l'accès des mâles les plus réussis (et les plus agressifs) au plus grand nombre de femelles possible. Ceci favorise la promotion du génome des plus balèzes, et par conséquent la survie et l'expansion du groupe. Mais soit dit en passant, ainsi que nous l'avons vu plus haut, la sélection naturelle dans l'espèce humaine poursuit un but plus complexe. Elle ne se limite pas au tri des plus gros biceps et du plus gros QI, mais vise la promotion de l'intelligence machiavelienne. La Bible en témoigne, avec le succès du chétif Jacob, triomphant par ruse du droit de son aîné Esaü, le guerrier robuste, à succéder directement au père. Pour un plat de lentilles.

Le génome met en place, dans le système nerveux, les répertoires qui, convenablement évoqués par les hormones sexuelles, programment les rapports entre les deux sexes et organisent la hiérarchie minimisant les dangers des affrontements entre mâles. Il va de soi qu'une stratégie convenablement évolutive n'a pas pour finalité d'aboutir au massacre entre eux des champions. Il existe une ritualisation de l'affrontement. Dans l'espèce humaine elle a, par exemple au Moyen-Age, pris la forme des rites de chevalerie, des tournois, mais en d'autres époques de celle de la guerre en dentelles, qui, pour être encline aux bonnes manières, n'en est pas moins une guerre effective. Mais guerre entre aristocrates, professionnels du métier des armes. On observera quelque chose de plus rustique et de plus violent à partir des guerres populaires de la Révolution et de Napoléon.

Il s'agit là d'une véritable boucle stabilisatrice reliant les performances des mâles vis-à-vis des autres mâles, dans ce que nous appellerons un ordre hiérarchique « *homo-sexué* ». « *En avoir ou pas !* ». La soumission aux hormones est évidente, et le jeune homme n'y échappe que très rarement. A la puberté, des transformations majeures, morphologiques comme comportementales, s'effectuent. La stimulation de certains récepteurs spécifiques neuronaux de la testostérone, l'hormone « *des mecs qui en ont* », va faire du gentil bambin un jeune mâle arrogant et fier, exprimant à tout va l'estime qu'il a de lui-même. Il est alors habité par ce que Platon appelait le thymos, et que Corneille plaçait dans le cœur, ce cœur que Rodrigue est prêt à « *tout autre que son père à faire éprouver sur l'heure* », et qui lui gagnera celui de la belle Chimène. Il est également possible de voir, dans la littérature, placer cette composante thymique en d'autres viscères, qui vont normalement par paire au-dessous du phallus. Le phallus, c'est le pénis en érections répétitives, apanage du jeune mâle. Pour gagner le rang

qu'ils revendiquent, depuis des millénaires, par toutes les époques et toutes les contrées, les jeunes mâles, tout à la fois sévèrement burnés et notablement jobards, expriment, par leur accoutrement et leur allure, leur appétence à la lutte. Et pourquoi pas à la lutte à mort, attitude potentiellement désastreuse pour leur tribu. Une caractéristique essentielle du Primate humain au sein de sa troupe est sa crédulité, qui le rend particulièrement apte à la conformité aux croyances et aux légendes de son groupe, aussi parfaitement qu'il en parle la langue, sa langue maternelle. Toutefois, à l'intérieur du groupe qui parle sa langue de la bonne façon, le jeune mâle accepte facilement la dominance établie, et une hiérarchie distributrice. Ceci sert de processus d'amortissement à sa férocité potentielle. Cette férocité ne doit connaître son plein usage qu'envers les ennemis. Dans les tribus traditionnelles, la hiérarchie distribue les parures et les filles. Habituellement, dans l'espèce humaine, la hiérarchie est stable, héréditaire, et les coutumes de la tribu, la sagesse des Anciens, et l'image du Dieu par lequel s'incarne le chef, ne font qu'habiller la réalité de la prise du pouvoir, un jour ancien, par un ancêtre performant sur un ancien chef déclinant. Il faut, en effet, une nouvelle action violente pour que soit cassée la chaîne génique des dominants, au profit du dominant d'après, mais également au profit de l'espèce. De nouveaux génomes vont pouvoir se distribuer. Cette action violente vient souvent d'un groupe voisin, les affrontements à l'intérieur de la tribu, comme avec les tribus voisines, ayant joué un rôle probablement plus important que la curiosité dans l'occupation réussie du globe terrestre par Homo.

L'étude des tribus « *primitives* » nous démontre ce à quoi servait le langage chez nos ancêtres, depuis l'éclatement symboliquement lié dans la Bible, à l'épisode de la Tour de Babel. D'une part, il nous enferme dans notre tribu, dont on ne sort alors qu'au péril de sa vie. D'autre part, il permet de communiquer l'imaginaire de la tribu, consolidant ainsi l'ordre qui y règne, rendant possible la pérennisation de la dynastie, malgré le vieillissement et la mort du chef. Le conditionnement de l'enfant par sa proche parenté à la langue et aux mœurs de la tribu, le discours réifiant l'imaginaire prodigué par des enseignants spécialisés, composant un clergé, unissent hiérarques et assujettis dans une circularité proche de la perfection cybernétique. Les sujets sont satisfaits de leur sort, et manifestent à l'égard des chefs et de leur charisme un attachement filial, qui peut conduire à la mort, celle des ennemis, réjouissante, et la sienne, glorieuse.

Si le sens commun admet assez facilement les liens entre les goûts et dégoûts alimentaires ou sexuels et l'aventure enfantine et familiale, il est plus réticent en ce qui concerne le caractère,

aussi inéluctable, d'un remplissage identique des mémoires qui soutiennent les comportement de groupe de l'homme moderne. Le conditionnement strictement inconscient de ce qui reste une véritable initiation, au sens tribal du terme, fait de nous un membre d'une collectivité, fidèle à un leader local ou national, que nous trouvons épatant, et content des faveurs et gratifications qu'il peut nous accorder, directement ou indirectement. Certains sont prêts à risquer leur vie, sur ces bases improbables, pour liquider les affreux de la tribu voisin. Cette fidélité s'affirme, avec enthousiasme et clameurs, au profit de chefs qui ne sont pas si souvent des carriéristes cyniques et lucides, mais plus habituellement des ambitieux un peu allumés, capables de manier sans réticence, parfois avec talent, la langue de bois, les imprécations, les slogans du groupe. On meurt ainsi bravement à Waterloo, à Verdun, à Stalingrad, au stade du Heysel ou, aux commandes de l'avion que l'on vient de détourner, sur une tour du World Trade Center, entraînant avec soi tous ces chiens d'infidèles. Le registre sexuel tribal n'est pas dépourvu d'effets secondaires.